

comme une feuille sous la tempête d'invectives et de vociférations qui le suivait.

Enfin, on arriva chez le juge de paix — M. Louis Carrier qui fut le premier maire de Lévis — et l'interrogatoire commença, grâce aux services d'un interprète qui se rencontra dans une famille anglaise de l'endroit.

Hélas ! nous avions fait buisson creux, ou tout au moins, nous avions mis la main sur un innocent. Le prévenu n'était qu'un pauvre matelot déserteur, échappé d'un navire norvégien en rade de Québec.

Il s'était imaginé qu'on le poursuivait pour le livrer à son capitaine.

Quand il se vit libre, sa joie fut exubérante. Il nous serrait les mains, et semblait ne savoir que baragouiner pour nous remercier.

Franchement, c'était bien le cas ou jamais de répondre : Il n'y a pas de quoi !

Le lendemain était le 13 juillet 1855 ; et la *Capricieuse*, le premier vaisseau de guerre français qui eût visité le Saint-Laurent depuis la cession du pays à l'Angleterre, jetait l'ancre dans notre port aux acclamations de tout un peuple.

Cela fit diversion pour quelques jours. Mais un soir la lueur fatale éclata de nouveau, et la foule se rua comme à l'ordinaire, vers le lieu du sinistre. La grange de Thomas Fraser était en feu.

Cette grange occupait un des sites les plus pittoresques de Lévis, couronnant cette pointe de rocher contourné par la "côte à Bégin", seule route qui conduisait du fleuve aux hauteurs de Bienville.

Point d'endroit plus avantageusement situé pour permettre à l'instinct destructeur d'un incendiaire tout le déploiement de majesté sauvage que doit ambitionner le crime, quand il n'est pas l'œuvre d'un criminel vulgaire.

Décidément, le nôtre — s'il faut en juger par la brillante féerie dont il se paya le luxe ce soir-là — était un artiste ; et les habitants de Québec durent avoir sous les yeux un spectacle dont ils se souviendraient encore, s'ils n'étaient pas un peu gâtés sous le rapport des conflagrations.

De notre côté, comme on commençait à se blaser, nous regardions assez froidement monter vers le ciel les grandes spirales de flammes et de fumée qui allaient se réverbérer au loin dans les eaux du fleuve au bénéfice des Québécois, des habitants de Beaulieu et des "sorciers" de l'Île d'Orléans.

Tout à coup une vaste exclamation retentit :

— Les Français ! les Français !...

Cinq ou six longs canots chargés d'hommes s'étaient détachés des flancs de la corvette, avaient pris terre dans ce que nous appelions "l'anse à Beaulieu", et les hardis marins de la France gravissaient la côte au pas de course, avec une petite pompe, des boyaux, des seaux, des grappins et des haches d'abordage.

Et à l'œuvre !...

Ce fut une scène magnifique. Il fallait voir travailler ces braves gens ! On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer : leur courage, leur discipline ou leur intelligence.

La grange n'en fut pas moins rasée de fond en comble, mais l'incendie fut maîtrisé et restreint de telle sorte que le voisinage — menacé d'abord — fut préservé de tout dommages.

Le dévouement des marins français ne resta pas sans récompense.

La reconnaissance d'un vieux richard de l'endroit — un de ceux qui avaient eu le plus de crainte pour leurs propriétés — se manifesta sur le champ.

Je ne nommerai pas ce noble enfant du pays, de peur de suggérer aux citoyens de ma ville natale l'idée dispendieuse de lui élever une statue de bronze.

— Sapristi ! sapristi ! dit-il, y a-t-il moyen de voir quelque chose de plus beau ? On ne peut pas laisser passer cela comme ça. Ces braves gens ne retourneront pas à bord sans qu'on leur ait servi quelque chose pour les rafraîchir !...

Un tremblement de terre n'aurait pas plus surpris ceux qui l'entendirent ; mais il fallait bien se rendre à l'évidence ; le vieux allait se fendre, de son propre chef, et sérieusement.

La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre, et chacun accourut pour être témoin du miracle. On parlait des noces de Cana.

Quelques minutes après, les invités se massaient dans la cuisine du généreux citoyen, qui leur offrait à chacun, de ses propres mains, le contenu d'un gobelet de ferblanc, en leur disant d'une voix émue :

— Je m'en vas vous servir moi-même ; vous méritez ben ça. Buvez, buvez, nos gens ! Ça vous fera pas mal ; c'est de la bonne eau de *ressource* ; vous n'avez pas souvent d'eau si fraîche dans le voyage !

Est-il besoin d'ajouter, qu'après avoir été témoins d'une pareille largesse, les spectateurs ne se séparèrent pas sans pousser quelques hourras en l'honneur de l'étonnant amphytrion.

Quant aux marins français, ils s'en retournèrent à leur vaisseau sans murmurer, mais surtout... sans trébucher.

La seule remarque que j'entendis faire, fut celle d'un mousse qui disait :

— Nom d'un chien ! ils ne sont pas près d'en avoir, des incendies, après ce déluge-là !

Le plus drôle, c'est que le petit matelot disait vrai. Ce fut le dernier incendie qui affligé Lévis pour des années.

Quel était l'incendiaire ? me demandez-vous.

On ne l'a jamais su d'une façon certaine. Seulement, quelques mois après ces événements, il transpira une singulière histoire.

On prétendit qu'un très respectable citoyen de Lévis, un dimanche soir, avait surpris son neveu — jeune homme de bonne famille et d'une réputation intacte — en train d'allumer mystérieusement un peu de paille dans la propre grange de son oncle.

— A la première apparence d'incendie quelque part, lui avait dit ce dernier sur un ton qui ne sentait pas le badinage, point de considérations de famille, mon gars : la justice tout simplement !

On mit le tout sur le compte d'une monomanie.

C'est assez plausible ; mais plusieurs inclinent encore à croire que, si tout rentra dans l'ordre après l'incendie de la grange de Thomas Fraser, il faut l'attribuer à la prédiction du petit mousse de la *Capricieuse*.

Louis Frichette

SOURIRE ET LARMES

A. M. et Mme J.-E. Côté, Lévis.

Ceux-là seuls qui ont eu le bonheur d'être entourés des soins vigilants d'un père et d'une mère, ont pu apprécier toute la tendresse que renferment ces deux cœurs, tendresse qui déborde à chaque instant, et qui se dévoile dans les moindres détails. En voulez-vous un exemple ? (Que le lecteur veuille bien me pardonner ce que cet article renferme de personnel).

Il y a quelques mois à peine, une sœur chérie, mère de deux amours d'enfants, m'écrivait les lignes suivantes, dans l'exubérance de sa joie :

Quand tu le pourras, écris donc quelque chose dans le journal chéri de tous, *Le Monde Illustré*, à l'occasion de la première dent de Marguerite-Marie. La grosse pouponne en a deux maintenant, mais cela n'a pas été une aussi grande surprise que la première : je la faisais boire dans un petit verre et, tout à coup, crouche ! je sens une petite pointe nacrée effleurer le rebord du verre et, aussitôt de dire : "Marguerite-Marie a une dent !" Elle ne voulait pas la montrer, sa petite perle, mais je la regarde quand je veux : je force la langue rose à demeurer au fond de la bouche dorée et je regarde sa quenotte.

Comme on reconnaît bien là la maman enthousiasmée de son chérubin et qui éprouve un naïf orgueil à parler à chacun de ses petits.

Hélas ! ce matin, je recevais la lettre suivante, si navrante dans sa brièveté :

Oh ! la cruelle épreuve ! ma chère petite Marguerite-Marie, qui était si pleine de santé, est tombée malade mardi soir et elle est morte aujourd'hui, à une heure... Inutile de vous dire mon chagrin. Quand je pense au départ de ce cher petit corps, le cœur me manque... Elle sera enterrée samedi. Le chagrin de sa petite sœur Marie-Anne est grand... Mon mari est allé à son travail ce matin et il ignore la triste nouvelle.

C'est le cas de répéter : les jours se suivent et ne se ressemblent pas et le sourire ne tarde pas à faire place aux larmes.

Oui, pauvres parents, je dirai même pauvre fillette, dont le petit cœur se fond, à la pensée d'être séparée de sa mignonne sœur et qui fais déjà l'apprentissage de la douleur ; livrés à votre peine cruelle, vous ne pouvez encore songer au bonheur du petit être que le bon Dieu vous a enlevé pour le placer dans son paradis où l'on ne souffre plus, où l'on ne pleure plus, où les chérubins n'ont d'autre occupation que de chanter les louanges du Créateur, en tressant des couronnes dont votre Marguerite sera le plus beau fleuron pour en parer le front des auteurs de leurs jours, à l'instant solennel où ils leur seront réunis à jamais.

MARIE AYMONG.

L'HON. M. EVANTUREL

Si le Parlement local d'Ontario n'a pas beaucoup de Canadiens-français dans son sein, la qualité compense amplement la quantité.

Nos lecteurs se souviennent que l'hon. M. Evanturel, député de Prescott, avait été choisi, par la Chambre de Toronto, comme orateur : de nouvelles élections ont eu lieu ; et, malgré un changement d'orientation politique en cette Chambre, tous les



L'HON. F.-E.-A. EVANTUREL

députés ont été d'accord pour continuer leur confiance à notre éminent compatriote.

Voilà pourquoi — fait presque sans précédent — l'hon. M. Evanturel est encore orateur. Aussi, l'en félicitons-nous de tout cœur, lui souhaitant de faire bientôt partie du ministère. Ce serait la juste récompense de son dévouement à la chose publique et aux intérêts des humbles et des faibles.

LA MORALE DE L'ONCLE SAM

Cid ! disait l'oncle Sam : "Cuba nous est utile. Ta valeur, il est vrai, pourrait nous dépasser, Mais notre roi Dollar sera le plus habile De principes gênants pourquoi s'embarrasser ?"

EDITH VASSEUR.